

## Assemblée du Désert - Dimanche 3 septembre 2023

Prédication par la pasteur Céline Rohmer,

Pasteure à l'Institut de théologie protestante, Faculté de Montpellier.

---

*Seigneur, emporte-nous au large !*

Ps 119,10-19.31-32.45-46.49 ; Rm 5,1-5 ; He 11,1-14

Savez-vous où vous allez ? Connaissez-vous votre destination ? Pour quelle terre promise avez-vous levé les voiles ? Frères et sœurs, où nous conduit notre marche ?

Des milliers d'hommes et de femmes, aujourd'hui, se tournent vers d'autres territoires que les leurs pour trouver refuge. Ils s'entassent, par milliers, sur des bateaux de misère, fuyant au-delà des mers, à la recherche d'une terre d'accueil – leur exil à eux n'est pas une métaphore, c'est une urgence politique. D'autres voyageurs contraints avancent dans les couloirs sudaméricains espérant trouver asile, et ces autres, laissés agonisant dans les déserts subsahariens – leur marche forcée à eux n'est pas une figure de style, c'est un cri d'injustice. Et combien d'autres, en ce moment-même, résistent sous les bombes pour préserver leur pays de la fureur de quelques violents ? Leur terre promise à eux n'est pas un horizon, c'est une liberté à défendre.

L'espérance d'une terre habitable anime chacune et chacun d'entre nous, cette espérance est aussi celle de nos enfants, inquiets de la destruction programmée de l'environnement et des êtres, heurtés de plein fouet par cette frénésie de consommation et d'accumulation. Cette jeunesse déjà éprouvée, et à qui on ne propose rien d'autre que croissance et rendement jusqu'à épuisement des sols et des âmes, cette jeunesse le sait déjà, son voyage à elle ne pourra pas être la quête d'un ailleurs, c'est ici qu'elle réclame le changement.

Frères et sœurs, nous voilà en ce lieu de mémoire, à l'ombre de nos vieux châtaigniers, plongeant avec eux nos racines dans cette terre cévenole devenue havre de paix, bien à l'abri de nos ancêtres et de notre histoire... bien loin du temps où l'Église, la nôtre, n'avait ni toit ni murs, bien loin du temps où la clandestinité et la résistance faisaient actes de foi... nous voilà comme *recourbés en nous-mêmes* dirait Luther, confinés dans nos propres systèmes religieux et politiques... séduits et confortablement installés, captifs en réalité de nos propres prétentions, sédentaires de cœur et d'esprit. C'est là, dans ce qui enferme et contraint nos vies, dans ce qui les immobilise et les fige, c'est là que s'achemine une parole capable de nous conduire au large, une parole qui n'est pas de nous mais qui vient à nous, une parole de Dieu, faite humaine pour que nous puissions l'entendre, c'est elle, elle seule, qui donne mouvement et vie à ce qui est mort, c'est elle, la parole qu'est devenu Dieu en Christ, qui fait de nous ce que nous ne pouvons pas être sans elle : des voyageurs sur la terre.

Frères et sœurs, du psalmiste au prédicateur de l'épître aux Hébreux, en passant par l'apôtre Paul, tous racontent la marche qui fut la leur sur cette terre. Chacun à leur manière, ils racontent comment Dieu a ouvert pour eux un chemin sur lequel vivre, comment leur fut donnée gracieusement, une vie vers laquelle partir. Et c'est en racontant leur propre marche qu'ils accompagnent et éclairent la nôtre ce matin.

Entendez le prédicateur de l'épître aux Hébreux : Abraham, celui par qui l'histoire du peuple commence, obéit à un appel. D'abord un appel reçu *en soi*, dans le lieu secret où Dieu se tient, à l'abri du regard du monde et des autres. Le psalmiste a aussi entendu cet appel, il connaît la parole que Dieu a introduite dans le monde, et qui, tout en s'introduisant dans le monde, le dépasse et l'ouvre à Dieu. Une parole, qui n'est ni de nous ni du monde, ni une idée ni un idéal, une parole *de Dieu*, la parole qu'il est devenu en Christ, cette parole-là vient jusqu'à nous. Dieu, Lui le premier, voyage jusqu'à nous. Notre Dieu est un Dieu voyageur, parti en exil jusqu'à nous, et qui réclame asile en chacune et chacun de nous. Quelle terre d'accueil trouve-t-il en nous ? Quel espace de notre existence lui laissons-nous libre de conquérir ?

Au départ, l'appel. La parole reçue qui aussitôt suscite la confiance. Ou pour le dire en latin, la foi. C'est elle, la foi, la confiance en cette parole, qui fait de nous des voyageurs sur cette terre. Alors que toutes les paroles venues du monde s'épuisent en discours, la parole de Dieu se laisse approprier par l'écoute, par la confiance en Celui venu rejoindre les hommes et les femmes dans le Christ. Cette confiance, cette foi humaine, est aussi entièrement un acte de Dieu – elle n'est ni une attitude, ni un sentiment, la foi ne se décrète pas, elle procède d'une écoute, d'une découverte, elle est un commencement, un possible offert par grâce – quand la foi éclot en nous, c'est toujours une grâce de Dieu, « c'est pourquoi, écrivait le théologien Karl Barth, la foi n'est jamais achevée, jamais donnée, jamais assurée, [...] elle est toujours de nouveau, le saut dans l'incertain, dans le noir, dans l'air vide »<sup>1</sup>.

Frères et sœurs, il n'y a pas de voyage, il n'y a pas d'histoire, sans un saut dans l'incertain – notre foi ne saurait être une adhésion à un credo – si théologiquement réformé soit-il – notre foi ne saurait être un tenir-pour-vrais des faits passés – si glorieux soient-ils – notre foi ne saurait être un enracinement, elle est un agir aussi fugace qu'immédiat, un abandon à la parole entendue, à sa présence perçue, même discrètement, même intimement. Dans le désordre de ce monde, depuis le lieu de nos légitimes inquiétudes, de ce qui nous ronge et nous consume, Dieu, lui le premier, a voyagé vers nous, il est allé vers l'étranger, vers l'humain qu'il n'est pas lui-même. Il est Celui qui vient à toi, à moi. Pourquoi serions-nous là ce matin s'il n'était pas déjà lui-même venu nous rejoindre ? Pourquoi ces chants, ces prières, ce pain et ce vin, si sa parole n'avait pas déjà parlé dans le monde ?

Frères et sœurs, un jour ou l'autre, et même si vous l'avez oublié, et même si vous en doutez parfois, un jour ou l'autre, il s'est tenu là dans ce lieu secret de votre existence – peut-être était-ce un jour de fête alors que de l'eau coulait sur votre tête, peut-être était-ce une nuit d'angoisse alors que la mort recouvrait vos cris – mais un jour ou l'autre, il vous a appelé par votre nom. Un jour ou l'autre, Il s'est tenu là et Il s'y tient à nouveau. La parole qu'est le Christ nous demande asile, elle a depuis longtemps rejoint nos rivages, et elle ne trouvera pas repos tant qu'elle n'aura pas trouvé accueil en nous.

D'abord l'appel, qui nous ouvre à autre chose que ce qui est là, comme une perturbation inattendue de notre existence, et puis, la mise au large, l'envoi, l'avancée, la marche. Mais la marche à quoi ? Parce que la foi permet d'anticiper ce qui ne peut que se deviner, ce qui ne peut que se pressentir dans le monde, parce que la foi ne perçoit qu'en murmures la parole qui nous appelle, elle est le fondement indépassable de notre espérance. Foi et espérance sont inséparables, l'une appelle l'autre à sa suite. Nous l'avons entendu du psalmiste : *tu m'as donné l'espérance, à moi, ton serviteur* (Ps 119,49) ; Paul l'affirme aussi : *nous mettons notre fierté dans l'espérance de la gloire de Dieu* (Rm 5,3) ; le prédicateur de l'épître aux Hébreux l'écrit : *la foi, c'est la réalité de ce qu'on espère* (He 11,1).

---

<sup>1</sup> Cité par Christiane TIETZ, *Karl Barth*, Genève, Labor et Fides, 2023, p. 201.

L'espérance, voilà ce qui, par la foi, emporte notre cœur au large – comme la foi, l'espérance est un don, rien ne peut la générer sinon la grâce divine qui la déploie et l'accomplit en nous – elle met en mouvement la confiance, nous porte en avant, nous dépasse – Dieu introduit dans notre existence ce qui la dépasse et la déplace<sup>2</sup>. On part généralement du principe que l'espérance est liée à la connaissance de ce qui est espéré, mais nous ne pouvons pas connaître l'objet de notre espérance parce que notre espérance ne vient pas du monde, elle vient de Dieu *vers* le monde – celui ou celle qui espère doit renoncer à en connaître l'objet, nous en sommes incapables – certains en parlent comme l'espérance *de* quelque chose, une cité, une terre nouvelle... mais notre espérance ne désigne pas d'objectif à atteindre, elle n'est pas l'attente d'une récompense, elle n'a rien à vendre, elle n'est au service d'aucune propagande chrétienne, d'aucune évangélisation ni d'aucune conquête... Parce qu'elle n'est pas du monde, notre espérance n'a rien de plausible, elle ne s'appuie sur aucun possible de ce monde – ce qui signifie, Frères et sœurs, que ce qui est *du* monde ne peut rien contre elle. Notre espérance est un don de Dieu, qui nous parle de l'avenir, mais qui ne se conjugue qu'au présent. Là, dans ce monde de la violence et de la mort, elle est ce qu'obstinément Dieu met en œuvre en nous. Elle est sa persévérance à rejoindre nos vies pour les ouvrir à Lui. C'est à l'espérance de Dieu que nous avançons.

Oui, nous appartenons à un peuple pèlerin en route vers l'inconnu, assurés que le chemin n'est pas caché pour Dieu – et *nous sommes en paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ*, écrit Paul – nous *sommes* en paix, nous n'avons pas à le devenir, nous le sommes, reconnus, justifiés, aimés, pour rien, tels que nous sommes, là où nous sommes, là où nous *en* sommes dans notre vie – voilà la grâce dans laquelle nous nous tenons, écrit Paul à la communauté de Rome. Notre mission est bien de réaffirmer cette promesse qui dépasse l'ordre du monde. Notre mission est d'*espérer* dans le monde, autrement dit de *résister* dans la désolation, de vivre non pas des choses visibles, mais de la réalité qui les fait advenir. Quelle autre mission pour nous que de *vivre* de Dieu ? De marcher à son espérance – non pas moi avec mes forces, mes satisfactions, mes convictions, mes ambitions, mais Dieu, œuvrant lui-même en chacune et chacun d'entre nous. Qu'aurions-nous d'autre à découvrir que notre existence rendue gracieusement à la vie par notre Seigneur ?

Comme hier le prédicateur de l'épître aux Hébreux, nous nous rappelons aujourd'hui la marche des anciens en faisant retour aux gestes fondateurs de la réforme protestante, mais nous ne le faisons pas pour nous rappeler le passé, nous le faisons pour interpréter notre présent à la lumière des Écritures, pour comprendre notre voyage sur cette terre *depuis, avec et vers* Dieu.

Ce voyage n'est pas une fuite hors du monde – marcher avec Dieu *dans* le monde transforme le monde. L'état actuel du monde pourrait nous faire douter d'une telle transformation, mais si Dieu s'est joint à notre humanité, c'est bien pour qu'elle devienne ce qu'elle n'a jamais été, qu'elle en soit transformée, conduite au-delà d'elle-même dans l'espérance. Le monde présent n'est pas encore le monde juste que nous voulons, mais Dieu nous a confié ce monde, il l'a confié à notre propre transformation. De sorte que « l'espérance chrétienne, écrit le théologien Jürgen Moltmann, n'est pas un opium de l'au-delà, mais une force dynamique pour changer l'ici-bas »<sup>3</sup>.

Frères et sœurs, marcher à l'espérance de Dieu modifie la réalité visible. Parce que l'espérance ne rend pas honteux, écrit Paul, notre marche laisse derrière elle la trace de l'espérance qui œuvre en nous – de sorte que la paix qui nous a été donnée n'est pas sans lien avec la paix dans

---

<sup>2</sup> Ce développement sur l'espérance est inspiré par Hans-Christoph ASKANI, « Que pouvons-nous espérer ? Pouvons-nous espérer ? », dans : ID., *Le pari de la foi*, Genève, Labor et Fides (Lieux théologiques), 2019, p. 103-124.

<sup>3</sup> Jürgen MOLTSMANN, *L'Utopie*, Genève, Labor et Fides (Dossiers de l'encyclopédie du protestantisme), 2023, p. 45.

le monde, la liberté qui nous a été donnée n'est pas sans lien avec la liberté politique, *l'amour de Dieu qui a été répandu dans notre cœur* (Rm 5,5) n'est pas sans lien avec l'amour, le respect et la reconnaissance inconditionnelle de la personne dans notre pays – marcher à l'espérance de Dieu, c'est nécessairement ne pas se satisfaire du monde qui nous parvient à l'instant – *la justice répond à la foi*, écrit l'auteur de l'épître aux Hébreux. Il ne s'agit pas d'une ambition politique, pas même religieuse, il s'agit de l'ambition-même de Dieu pour chacune et chacun d'entre nous, et à travers nous, pour les autres. C'est là que nos contemporains auront un témoignage, là, que les états seront rappelés à leur devoir de liberté de conscience, de justice et de solidarité sociales. Parce que nous sommes de Dieu, ce n'est pas *notre* espérance que nous avons à porter au monde – c'est l'action de Dieu en nous que nous avons à vivre, c'est à son souffle que nous marchons, c'est à son esprit que nous voyageons sur cette terre.

Et si le chemin vous paraît périlleux et douloureux, souvenez-vous qu'il n'est pas sans but. Frères et sœurs, je repose la question : où nous conduit notre marche ? Non pas à une terre promise, non pas à un ailleurs. Le Brésil de Léry ou la Nouvelle-Calédonie de Leenhardt ne sont pas des arrivées – quiconque se croit arrivé n'est en réalité jamais parti – le but n'est pas une fin, nous dit l'épître aux Hébreux, c'est un achèvement, un accomplissement, une cité céleste dit-elle encore. Autrement dit, c'est Dieu lui-même. Ce qu'Il est. Lui, qui m'appelle à le suivre, qui se donne sous la forme d'une promesse indéterminée afin que j'avance pour tenter de la comprendre. Lui a ouvert la voie, Lui se tient en avant de moi, Lui m'a déjà frayé le chemin, Il me précède en tout. Il m'entraîne dans un voyage dont la destination n'est pas la fin mais la vie avec Lui, en Lui, une vie emportée au large et qui ne mène qu'à Lui.

Cette avancée vers Dieu qui vient à moi, ce mouvement au-devant de ce qui m'arrive est le grand voyage. Ça ne signifie pas que l'horizon est dégagé, ni que la boussole fonctionne toujours très bien, ni même que la tempête ne tempêtera pas, ça signifie *se risquer à Celui qui s'approche*, et déjà, a atteint notre rivage.

Aux voyageurs inquiets de leur destination, Luther écrivait : « Ne pas savoir où tu vas, c'est savoir parfaitement où tu vas »<sup>4</sup> ... Drôle de formule, n'est-ce pas ? Mais Abraham lui-même, n'est-il pas parti sans savoir où il allait ? Paul n'est-il pas parti avec pour seul bagage, la certitude d'avoir reçu en don l'esprit de Dieu ? « Ne pas savoir où tu vas, c'est savoir parfaitement où tu vas » ... c'est savoir qu'un autre que toi conduit le voyage. Et Luther d'ajouter la prière que Dieu adresse aux voyageurs inquiets que nous sommes : « Abandonne-toi à moi, je serai pour toi un maître qui te suffira, je te conduirai sur le chemin où tu marcheras [...] j'aurai sans cesse les yeux sur toi, je ne te délaisserai pas, tu ne sombreras pas, je ne t'oublierai pas ; tes yeux seront fermés sur toi, parce que mes yeux sont ouverts sur toi. »<sup>5</sup>.

Frères et sœurs, par la foi, nous savons parfaitement où nous allons. Ne voyez-vous pas déjà ses sentiers qui paraissent sous vos yeux, ses réalités invisibles qui nous parviennent déjà ? ... Par la foi, ne voyez-vous pas déjà dans la mort la vie, dans nos limites notre point de départ, dans nos enfermements l'ouverture, dans nos souvenirs passés, la promesse d'un avenir ? Seigneur, sois le commencement et la fin de notre voyage, et, ta parole serrée au cœur, emporte-nous au large !

Amen

---

<sup>4</sup> Martin LUTHER, *Les sept Psaumes de la pénitence*, dans : ID., *Œuvres*, t. 1, Genève, Labor et Fides, 1957, p. 31.

<sup>5</sup> *Ibid.*